L'œuf de Pâques.

C'était en 1860. Il y avait à Bellemont un braconnier endiablé, qui se moquait de la justice divine et humaine.

On l'appelait "Benoit l'Ours."

Sa haine contre les grands, les gendarmes et surtout les prêtres, n'avait fait que croître et enlaidir avec les années.

Aussi vivait il solitaire, plus redouté qu'une bête féroce, et peut-être, hélas! aussi cruel.

***

Or, il lui arriva un jour de se blesser à la jambe en escaladant la clôture d'un jardin qu'il voulait dévaliser.

Il était en train d'examiner sa blessure, lorsqu'une délicieuse fillette vint à passer tout près de lui, en compagnie de sa bonne.

C'était Suzanne, de noble famille, la Benjamine de tout le pays, qui l'aimait surtout à cause de la compassion qu'elle témoignait à tous les malheureux.

Elle avait néanmoins une préférence marquée pour les vieillards abandonnés.

Et lorsqu'elle entrait dans leur chaumière le cœur des pauvres vieux s'épanouissait comme une fleur à demi flétrie qui relève sa tête sous la caresse d'un rayon de soleil.

Suzanne ne pouvait donc pas passer indifférente à côté du braconnier dont les cheveux blancs annonçaient un âge avancé.

—Qu'avez-vous, pauvre homme? s'écria-t-elle d'une voix émue....Votre sang coule..... montrez-moi donc votre blessure?

Une sorte de grognement lui répondit.

La bonne de l'enfant, épouvantée en reconnaissant Benoît l'Ours, voulut immédiatement emmener la jeune fille.

Mais Suzanne, qui était aussi brave que bonne, trempe aussitôt son mouchoir dans l'eau vive d'une source et, s'agenouillant devant le terrible vieillard, elle lui dit avec un sourire d'ange:

— Laissez-moi panser votre jambe, mon bon vieux...Laissez-moi faire....Là!.... c'est fait! Je suis sûre que ça va mieux maintenant.

Le braconnier ahuri, profondément touché peut-être, ne répondit pas.

Mais il regarda la petite fille avec tant d'admiration, que, confuse, elle prit congé du blessé en lui disant avec amabilité:

—Je demeure au château qui domine cette colline; si ça ne va pas mieux venez me voir. J'ai là-haut un onguent merveilleux pour toutes les blessures.

***

Le vieillard vint, en effet, frapper plusieurs fois à la porte du château, mais ses mains n'étaient jamais vides.

Il apportait à Suzanne, qui avait fait décidément sa conquête, des fleurs, des fruits, quelquefois même de charmants oiseaux apprivoisés.

Et l'enfant lui disait si gentiment merci, que le pauvre homme regagnait la forêt, bouleversé, tout étonné du changement qui s'opérait en lui....

Le jour de Pâques, Suzanne attendait avec impatience le braconnier, qui lui avait annoncé sa visite.

Elle tenait à la main un objet soigneusement enveloppé. C'était une surprise qu'elle réservait au vieillard.

Huit heures sonnent. Le braconnier endimanché est devant elle, heureux de lui offrir une corbeille remplie des premières fleurs du printemps.

—Merci, mon ami, lui dit-elle; mais, à mon tour, je veux vous faire un présent.

"Tenez, ce matin, maman nous a distribué des œufs de Pâques.

"J'ai gardé le mien pour vous; voyez comme il est beau!"

Et la fillette lui présentait un énorme bonbon en chocolat que le vieillard accepta en versant des larmes de joie.

—Alors, lui dit il vous m'aimez donc un peu, ma bonne demoiselle, puisque vous pensez ainsi à moi?

—Dites plutôt que je vous aime beaucoup, mon ami; la preuve, c'est que je voudrais être placée à côté de vous dans le Ciel.

—Le Ciel! hélas! il n'est pas fait pour les vagabonds de mon espèce.

—Si, mon ami, le Paradis est ouvert à tous, surtout aux pécheurs repentants, et vous pourriez dès aujourd'hui montrer à tout le village votre repentir.

"Entendez-vous la cloche? C'est la messe qui sonne..... Allons! vous allez y venir avec nous, c'est convenu."

Et le vieillard se laissa faire, et suivit docilement sa bienfaitrice à l'église.

Et plus d'une bonne femme fut distraite, ce jour-là, par l'attitude vraiment édifiante du pauvre homme dans la maison du bon Dieu....

On devine le reste....

***

Quant à Suzanne, elle a dit adieu à son château et à tous les siens.

Elle a renoncé à tous les plaisirs de la terre, pour devenir Petite Sœur des pauvres.

Et si vous entrez dans l'asile des vieillards de Tasdon-La Rochelle, ne demandez pas le nom de baptême d'une religieuse qui se fait remarquer moins par sa distinction que par son dévouement infatigable.

Car vous la connaissez déjà, après la lecture de cette touchante histoire.

O charité chrétienne, reine des vertus, que tu es bonne et serviable aux déshérités de ce monde!

Et que de bien tu fais sur la terre!

L'ESCADRON FANTOME.

Vers le milieu de novembre 1812, les corps d'occupation restés dans le Grand Duché de Varsovie reçurent l'ordre de passer la Vistule et de marcher au-devant de la Grande Armée qu'on savait sortie de Moscou et en retraite.

Le temps était tiède et mou; cet hiver, qui se préparait si terrible dans le travail lent du pôle commençait doucement; jusqu'à la fin d'octobre, le temps fut beau, plein de soleil. Il s'assombrit avec novembre et les pluies commençèrent. Les troupes s'avançaient dans un brouillard d'eau, sur des terrains fondants, parmi des marcs aux fonds fuyants; parfois le sol semblait s'évanouir en onde, tellement délayé, si vague, que les chevaux et les fantassins croyaient sentir sous eux comme le balancement vaste d'une mer; les canons s'enlisaient, demeuraient englués dans la vase.

Sous les raies fines de la pluie, les lances de cavaliers polonais en avant faisaient des raies plus plus sombres dans l'averse infinie. Elles guidaient l'armée à travers les plaines immenses aux bouquets de bouleaux trempés; les banderoles rouges pendaient lourdes, inertes, flammes mortes, spectres de flammes. Durant les galops, leur étamine mouillée frappait un bruit flasque contre le bois des hampes.

Le capitaine Jean Lajewski commandait l'escadron d'avant-garde; lui et son frère Stanislas étaient de ceux qui, les premiers, avec la passion et l'abandon de l'amour, se donnèrent à l'empereur. Ils sentaient une joie farge à entendre s'éclabousser sous eux la terre polonaise, la terre inclémente et bonne, mais libre enfin; tous deux, le lancier et le canonnier, ils se haussaient sur leurs étriers pendant la marche pour échanger de loin un salut et un sourire, puis leurs yeux, d'accord, s'élançaient sur l'horizon de pluie, le possédaient, planant comme l'aigle aux deux têtes, au seul cœur, du royaume des chevaliers. Alors leur pensée volait vers les enseignes dorées de la Grande Armée et ils croyaient les voir apparaître et reluire au lointain, pareilles aux feux triomphants du soleil.

—

Entre la Dwina et le Dniéper le pays se boise et de sombres forêts couvrent le sol troué de mares. Les lanciers marchaient plus lentement, l'œil au guet entre les arbres, car les kosacks de Wittgenstein galopaient sur les flancs de l'armée; on les voyait passer dans les clairières ou filer à travers les taillis en se baissant sur leurs petits chevaux maigres, et parfois, d'un mauvais pistolet pendant au bout d'une ficelle, ils lâchaient une balle peureuse qui ricochait entre les troncs. Quelquefois aussi, accourus en grandes bandes tourbillonnantes, ils se ruaient avec de longs hourras sur l'avant-garde; alors les lances s'abaissaient, longues et brillantes, et la charge des Polonais disperssait l'attaque. Des corbeaux s'enlevaient en troupe épouvantée au fond du ciel et Jean disait en les montrant à son frère:

—Voilà les kosacks qui se sauvent.

Cependant un matin, dans la brume grise, l'avant-garde vit tout d'un coup des éclairs briller parmi des bouffées rouges, puis des sifflements brefs passèrent avec des chocs aigus et précipités dans les arbres.

—Garde à vous! cria le capitaine, nous avons de l'infanterie devant nous!

Malgré la salve, le brouillard demeurait impénétrable, inerte; une toile de lin pâle d'où jaillissait la mort. Lajewski fit serrer les rangs, hésitant dans sa responsabilité de chef et de guide; mais, de nouveau, les pans de vapeur se trouaient de flamme ardente et les oiseaux de meurtre passèrent. Un cheval hennit terriblement, se cabra, frappé aux naseaux; un homme brusquement tomba sur l'encolure de sa bête, le corps ballotté, emporté par une course aveugle.

Jean Lajewski rassembla ses rênes et approcha la jambe:

—Au galop; en avant; chargez!

Il s'élancèrent et le sol trembla.

—

Le capitaine, en tête de toute la longueur de son cheval, dépassait d'un grand élan sa troupe; se retournant à demi, il les voyait s'avancer d'une ligne droite, les fers des lances baissées faisant un seul éclair sous le jour pâle, les banderoles pourpres couchées d'un même mouvement oblique. Il entendait, dans un grondement qui croissait, le choc unique et multiple des sabots frappant d'un même temps la terre, il se sentait emporté comme dans un ouragan terrible et joyeux.

L'ennemi, le Russe, était devant eux.

Soudain il eut la sensation que sa monture disparaissait, s'anéantissait sous lui; relevée du mors et des genoux, elle bondit et s'enfonça encore, nagea en deux coups de reins désespérés, puis s'arrêta brusque, tremblant de peur et d'angoisse. Le cheval était jusqu'au poitrail dans la vase dont la froideur gluante montait aux cuisses de l'officier glacé, saisi, attiré.....Derrière lui le galop de ses hommes se rompait au milieu d'un bruit d'éclaboussements énormes, dans des jaillissements prodigieux de boues. Des débats de pieds, de croupes remuèrent la surface molle et perfide; des cris, des jurons, des ronflements effarés de bêtes grondèrent. En cet instant, le rideau de brume se déchirait en deux, s'élevait, s'évaporait dans l'air; ils virent....

L'escadron, en pleine charge, s'était précipité tout entier dans un marais aux fonds mouvants; la vase avait englouti le flanc des chevaux, les pieds des cavaliers; ils étaient à mi-corps, immobiles, liés par l'irrésistible molle étreinte des enlisements. D'un coup d'œil Jean comprit et sa main sabrante se leva, d'une menace impuissante, vers l'intangible ennemi; du bord, sous le couvert d'un rideau d'arbres, les fusiliers de Wittgenstein tiraient posément, visant ces cibles vivantes; chaque coup qui portait faisait remuer la surface ridée de convulsions, de vagues épaisses.

Puis la fusillade diminua, cessa, tout redevint silencieux, calme; du ciel subitement noir des blancheurs lentes tombaient en masses lourdes. La grande neige, en cette heure, s'étendait sur toute la Russie.

L'armée passait, dans la tourmente floconneuse, sans s'inquiéter de son avant garde; le lendemain, seulement, on s'aperçut que l'escadron tout entier avait disparu.

—

Quand la Grande Armée, en retraite, eut passé la Bérésina, renforcée des troupes venues de Pologne, elle put se rallier un peu. Napoléon donna le commandement à Murat et partit en avant pour cette traversée foudroyante de l'Allemagne qui le fit rentrer à Paris, inaperçu, précédant la nouvelle du désastre.

Quelques cavaliers et une batterie de canon l'accompagnaient dans sa course à travers la Lithuanie; à Minsk, il devait prendre le trainage.

Stanislas Lajewski, avec ses canonniers, accompagnait l'empereur.

La tête basse, l'idée sombre, il refaisait le chemin parcouru un mois avant, confiant et plein d'espoir; maintenant il avait vu ces spectres qu'étaient les soldats de la Grande Armée; il avait assisté à l'effroyable débâcle. Il fuyait devant les Russes, chaque pas qu'il faisait livrait un peu plus de terre polonaise; sans doute, tout à l'heure, son cheval allait buter contre le cadavre de Jean. Pourtant, à mesure qu'il approchait, il devenait plus attentif, cherchant à se repérer, à se rappeler les lieux, autrefois tout noirs, tout blancs à cette heure. Le froid compact, formidable, faisait du sol, des mares, des arbres même, un énorme bloc de glace sous le bleu foncé d'un ciel flamboyant; Stanislas ne reconnaissait plus le pays humide, mou de boues et de pluies sous les ténèbres grises des brumes. Ne retrouverait il jamais, mort ou vivant, son frère?

—

En tête de l'escorte, Napoléon, brusquement, arrêta son cheval qui, pointant les oreilles, restait en arrêt, les jambes tendues comme dans une glissade. Ils étaient devant une petite plaine blanche, entourée de bois, sorte de grande clairière neigeuse étincelante sous le soleil. A la surface un galop figé de cavaliers figurait une charge immobile, comme si, par quelque miracle d'enfer, tout un escadron fût subitement devenu de pierre. Quelques lances, levées encore, brillaient et des chevaux, saisis par le gel et la neige, dans une cabrade derrière, dressaient leurs encolures d'argent et leurs crinières hérissées de givre.

En avant, le sabre en main, un officier de marbre courait à l'ennemi.

—

De loin, Napoléon appelait le canonnier. Stanislas Lajewski entendit ce dialogue bref entre l'empereur et Berthier.

—C'est l'escadron que vous m'avez signalé perdu?

—Oui, Sire.

—Il ont dû s'empêtrer dans une mare, se faire fusiller par les Russes sans pouvoir bouger, et puis la gelée et la neige sont venues.

—Oui, Sire.

—Il ne faut pas que l'armée défile là devant. Lieutenant, les canons en batterie, là.

Sous l'œil du maître, Lajewski fit ranger ses pièces, les canonniers, la mèche allumée, s'approchèrent.

—Feu! cria Bonaparte lui-même.

Dans une tourmente fracassée de neige et de glaçons en monstreuse poussière, la salve avait couché tout l'escadron par terre.

Napoléon fit un geste et partit à fond de train sous les sapins diamantés de la forêt noire et blanche.

Stanislas Lajewski le suivait au galop.

LE THEATRE, LA MORALE —ET— Mme Sarah Bernhardt.

Vous avez lu peut-être, il y a quelques jours, sous la rubrique des "Faits divers", l'histoire de cette Autrichienne qui tenta de se suicider à la fin du cinquième acte de "Werther.

J'ignore ce que Mme Sarah Bernhardt a pensé de cet hommage impétueux et sanglant rendu à son génie; mais la bonté de son cœur étant de notoriété publique, j'imagine qu'elle a ressenti profondément l'acte désespéré de la malheureuse jeune femme. Au demeurant,—grâces soient rendues aux dieux!—cette personne aux nerfs excitables s'est ratée magnifiquement. Elle est aujourd'hui rétablie et je ne reviendrais pas sur ce fait divers s'il n'empruntait à un article récent, signé précisément du nom illustre de Mme Sarah Bernhardt, une "actualité" assez piquante.

O l'ironie des faits! O les démentis cruels que la réalité inflige à nos rêves! L'accident que vous connaissez se passait le soir même d'un jour où j'avais lu et médité, avec tout le soin qu'il mérite, l'essai que Mme Sarah Bernhardt vient de consacrer dans le "Cornhill Magazine" à "l'Influence morale de l'art dramatique."

Sarah Bernhardt, comme bien vous pensez, y croit de toutes ses forces, à cette "influence morale". Et cela n'a rien d'étonnant. Jamais encore on n'a vu M. Josse décrier à plaisir sa marchandise. Et puis n'est-ce pas un auteur latin qui a déchaîné jadis dans le monde ce paradoxe sur la comédie en déclarant qu'elle corrige les mœurs en faisant rire? Combien l'erreur de Mme Sarah Bernhardt est distinguée, étant si ancienne et si romaine!

Ce n'en est pas moins, à mon humble avis, une erreur, et j'avoue que la brillante argumentation de notre illustre tragédienne a été impuissante à ébranler mon scepticisme invétéré. Je n'insiste pas sur le démenti cruel que l'incident tragique de l'autre soir inflige à son opinion sur le théâtre qui est censé "embellir l'existence et donner le goût de la vie". Il y avait, l'autre soir, au "Théâtre Sarah-Bernhardt", une personne, tout au moins, à qui l'art dramatique ne donnait pas un goût immodéré de l'existence. Et je crois bien qu'en cherchant un peu on en aurait trouvé d'autres.

Mais tel n'est point l'avis de Mme Sarah Bernhardt. De cette influence morale de l'art dramatique, elle est si convaincue qu'elle se répand en regrets amers sur le préjugé qui empêche les mères de famille de mener les jeunes filles au théâtre. Et "la Dame aux camélias" lui semble, parmi beaucoup d'autres, un de ces spectacles moralisateurs où lesdites jeunes filles auraient profit à assister. Quelque compétence que l'on reconnaisse à Mme Sarah Bernhardt en matière de théâtre comme en matière d'éducation, me sera-t-il permis, sur ce point encore, d'exprimer quelques doutes?

Non plus que je ne vois pas la leçon morale qui se dégage du théâtre de Capus ni du théâtre de Donnay, ni des spectacles du "Théâtre Sarah Bernhardt" lui-même. Autant qu'homme de mon temps, j'aime la tragédie, j'adore le drame et je raffole de la comédie, mais le plaisir que j'y trouve n'a rien à voir avec la morale. On dit que, au sortir d'un repas excellent, l'honnête homme se sent meilleur. Sous ce rapport, je n'hésite point à proclamer la supériorité pratique de l'art du restaurateur sur l'art combien plus noble du dramaturge!

Le théâtre contemporain une école de morale! Non, non, cela pouvait se dire en latin; mais cet avis éminent ne supporte plus aujourd'hui d'être traduit. Si le théâtre était tel en réalité que l'affirme Mme Sarah Bernhardt, si l'on allait vraiment à la comédie comme Mme de Sévigné allait en Bourdaloue, une chose d'ailleurs est bien certaine, c'est à savoir que nos chers contemporains s'empresseraient de porter ailleurs leurs pas frivoles.

Maurice MURET.

Végétaux Bizarres.

M. Louatron publie, dans "l'Echo du Merveilleux," un intéressant article sur certains végétaux bizarres dont on ne sait trop s'ils appartiennent à la flore ou à la faune terrestre;

....Il existe, au fond de la mer qui baigne la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra, une plante plus extraordinaire que la dionée attrape-mouche que nous décrivent les manuels de botanique. Ces plantes sous-marines s'animent, leurs fleurs sont des bouches qui s'ouvrent; elles chassent les coquillages, les crabes et pêchent de petits poissons, les mangent, les digèrent, restant pendant leur digestion immobiles comme des serpents dont la queue végétale aurait sa racine plantée dans le sol. Ces végétaux appartiennent à l'espèce des "népenthès" et des "utriculaires",

Dans les mêmes régions se rencontre encore une autre plante merveilleuse du genre "drosera". Quand sur le rivage, au moment où un poisson des plus étranges, "l'anabas", sort de l'eau pour s'amuser à terre, joue avec un autre congénère, le poursuit en sautant, grimpe le long de la falaise, prend un bain d'air et de soleil derrière lui, dans l'ombre, une fleur vraiment fantastique, celle que nous venons de nommer, qui n'a ni tige, ni rameaux, ni feuilles, se glisse silencieusement, guette le poisson promeneur, bondit sur lui, le pourchasse, enfin l'attrape et se met à le dévorer. Dans la lutte entre la plante et l'animal, c'est ce dernier qui est immanquablement la proie.

....Mais si intéressantes et si extraordinaires que soient ces plantes, elles ne peuvent rivaliser avec un arbre qu'on trouve le long des grands fleuves qui traversent la région des grands lacs de l'Afrique centrale et dont on a découvert quelques spécimens à Madagascar même. Cet arbre est capable de saisir et d'absorber de grands animaux tels que des singes, et, qui plus est, même des hommes et des femmes quand ils s'aventurent à escalader ses branches et à monter jusqu'à son sommet.

Les explorateurs en ont fait la description suivante: On dirait un immense ananas de huit pieds de haut; voilà l'idée que donne son tronc. Du faite de son ensemble conique s'échappent huit feuilles longues de onze à douze pieds et très épaisses, pendant inertes vers la terre. Le milieu de ce verticille est rond, blanc et d'une forme concave, comme si l'on avait mis une petite assiette dans une plus grande.

Ce n'est pas une fleur mais une sorte de réceptacle destiné à recevoir un liquide clair, visqueux, ayant la saveur du miel et possédant au plus haut degré des propriétés enivrantes et soporifiques. De dessous les rebords de la concavité sortent dans toutes les directions de nombreux rejetons longs, chevelus, verts, horizontaux, ressemblant à des baguettes de sept à huit pieds terminées chacune par une pointe aiguë, et rigides comme si elles étaient en fer.

Au dessus de ces rejetons, de l'espace compris entre la première et la seconde assiette, six scions blancs s'élancent vers le ciel, s'agitant et se tordant incessamment avec une agilité merveilleuse. Cet arbre est adoré par les sauvages du Tanganika, par les Ouagogo, les Mongous, les Ormas, les Fallas, et par les Nikodos de Madagascar. Relatons à présent l'événement tragique dont plusieurs voyageurs ont été témoins.

Les nègres poussent des cris lugubres et exécutent des danses effrénées autour de l'arbre sacré en chantant des hymnes propitiatoires. Leurs voix deviennent plus perçantes et plus farouches.

Ils entourent une des femmes, la poussent avec la pointe de leurs javelines, la forcent à grimper sur le sommet de l'arbre et à s'asseoir dans la cavité qui tron que le cône, au milieu des scions qui s'agitent autour d'elle. Le désespoir se peint sur sa figure; les hommes lui crient: "bois! bois!"

Enfin, elle se résigne à boire du liquide visqueux dans le réceptable, puis se lève, le visage pareil à celui d'une personne ivre et exaltée, et les membres frémissants.

L'affreux cannibale arborescent, qui paraissait inerte, inanimé, se révèle dans sa sauvagerie de cruel vivant. Les scions tendres et délicats, avec la fureur de serpents affamés, enveloppent en un clin d'œil la tête de la victime, et comme s'ils étaient mus par un instinct démoniaque, enserrent étroitement son cou et ses bras; alors, pendant que la femme pousse des cris affreux et des rires plus horribles encore, les rejetons, l'un après l'autre, à l'instar de grands ophidiens verts, avec une énergie brutale et une prodigieuse rapidité, s'élèvent, s'enroulent autour de son corps avec la ténacité du reptile qui s'acharne sur sa proie.

C'est, sans sa beauté, le terrifiant spectacle de la mort de Laocoon.

Ensuite les longues feuilles verticillées se relèvent lentement comme des vergues d'un navire se rapprochent l'une de l'autre, enveloppant la malheureuse, l'étreignent et la pressurent aussi fortement que le ferait une presse hydraulique.

Un moment après, on peut voir la base de ces grands leviers qui se joignent dans une étroite réciprocité, et des traînées du visqueux liquide qui suinte par les interstices mêlé avec le sang et les entrailles de la victime. Si l'on abat une branche de l'arbre, ou si l'on fait au tronc une profonde entaille d'un coup de hache, on constate que l'ananas anthropophage s'est gorgé d'une partie du sang de la femme, car le bout de la branche présente une ventouse et la sève est toute rouge.

A cette vue, les sauvages se précipitent en hurlant sur l'arbre l'escaladent, et avec leurs mains recueillent ces liquoreuses excrétions qu'ils lèchent et hurlent d'un air convulsif et délirant. Il s'ensuit une hideuse orgie d'un caractère grotesque et indescriptible à laquelle succède une torpeur générale.

LEON XIII ET LA Centenaire de Carpinetto.

Il existe près de Carpinetto, patrie de Léon XIII, une vieille femme plus que centenaire, qui avait eu l'insigne honneur, en 1814, un jour de grande fête, où la famille Pecci était réunie, de se voir confier la garde du plus jeune enfant de la maison, "Joachim Pecci," à cette époque âgé de quatre ans, aujourd'hui Souverain Pontife. Le cœur de la brave centenaire n'a pas oublié ce souvenir et ce grand honneur. Ce n'est pas, en effet, un mince évènement, pour une bonne d'enfant, d'avoir tenu dans ses bras un enfant que DIEU garde pour de si hautes destinées.

Tout récemment, Anna Moroni, la centenaire de Carpinetto, a voulu, une fois de plus, revoir le Pape. Elle a été accueillie avec une bonne grâce parfaite par Sa Sainteté. La conversation, naturellement, a roulé sur le vieux temps, les lointains souvenirs; la conversation était familière. Les deux vieillards se sont entretenus longuement, et le Saint-Père a gracieusement, en lui donnant congé, félicité la visiteuse sur la vivacité de ses facultés intellectuelles, qui lui permettait de parler avec tant de précision de faits qui ont près de quatre vingt-dix ans de date.

Or, à vingt ans, Joachim Pecci était bien loin de prévoir son extraordinaire longévité. Sa frêle santé se trouvait même fortement ébranlée à cette époque, et, sous l'impression d'un mal qui minait alors son corps débile, son âme toujours vaillante composa ce chant aussi fier que touchant et pieux:

SUR MA MAUVAISE SANTE

A peine ai-je vingt ans, à peine si ma vie
Monte au-dessus de l'horizon,
Et voici qu'aux douleurs ma pauvre âme asservie
Pleure, écrasée en sa prison!

Mais qu'importent ces maux dont le fardeau m'accable
Et dont mon cœur se rit pourtant!
Plein de dédain, je puis, maladie implacable,
Me consoler en te chantant!

J'ai perdu le sommeil; en mon corps qui s'épuise,
Sans retour la force a péri;
Pour mes yeux affaiblis toute lumière est grise,
Et mon front est comme meurtri.

La fièvre, qui me ronge, en mes veines arides
Fait courir sa glace et son feu;
Ma poitrine est sans souffle et j'ai déjà des rides;
Tout en moi s'en va peu à peu.

En vain je me flattais, sur la foi de mes rêves,
D'avoir longtemps un lendemain;
Prête à trancher le fils de mes heures trop brèves,
La mort est là sur mon chemin!

Mais qu'importe?.... La peur qui fait trembler le lâche
Ne me prendra jamais au cœur:
La cruelle qu'elle est, qu'elle fasse sa tâche,
Je la vois venir en vainqueur!

Affamé d'éternel, d'une si courte vie,
Non, je ne regrette rien, Mort!
Heureux est l'exilé qui revoit sa patrie
Et le nocher qui touche au port!

JOACHIM PECCI.

Grâce à DIEU, "le nocher qui touchait au port" à vingt ans, en compte aujourd'hui quatre-vingt-treize, et, pilote infatigable, il dirige la Barque de Pierre, depuis vingt cinq ans, avec une sagesse, une vigueur et une lucidité qui frappent ses ennemis de stupeur, mais qui ravissent d'admiration ses fidèles enfants.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Promotions dans les hauts grades de l'armée.

Presse Associée

Washington, 11 avril — Plusieurs changements importants ont eu lieu dans l'armée aujourd'hui. Le major général Robert P. Hughes, ayant atteint la limite d'âge, soixante-quatre ans, qui marque la fin du service actif, a été mis à la retraite. Il avait été récemment relevé du commandement du département de Californie.

La vacance causée dans les rangs des majors généraux a été remplie aujourd'hui par la promotion du général de brigade Joseph C. Breckinridge, inspecteur général de l'armée. Comme cet officier va être immédiatement mis à la retraite le général de brigade Marshall I. Ludington, intendant général de l'armée, sera promu au grade de major général.

A son tour le général Ludington sera mis à la retraite, et la vacance ainsi créée sera comblée par la nomination du général James P. Wade au grade de major général.

La nomination du général Wade sera permanente jusqu'en avril 1907. Il commande actuellement le département de Luçon.

D'après les règles de l'armée le général major George W. Davis sera mis à la retraite en juillet prochain, et le général Wade le remplacera au commandement de la division des Philippines, qui comprend toutes les forces militaires de l'archipel.

—o—

Réconciliation du prince et de la princesse de la couronne de Saxe.

Presse Associée

New York, 11 avril—La princesse de la couronne Louise de Saxe, qui était partie le 11 décembre avec André Giron, le tuteur de ses enfants, sera unie de nouveau à son mari, le prince de la couronne de Saxe, la semaine prochaine, d'après une dépêche de Berlin, dit le correspondant du "World" à Paris

La réconciliation s'effectue dans l'intérêt de la dynastie et de leurs enfants. Il est annoncé que le prince de la couronne ira voir la princesse à Salzbourg la semaine prochaine et qu'ils seront immédiatement remariés.

Il paraît qu'ils ont tous deux consenti à le faire et se sont engagés à ne pas faire allusion au passé.

Une dépêche de Salzbourg confirme la nouvelle et ajoute que la réconciliation est complète.

—:o:—

Mr. Vanderbilt est pour les grands moyens.

Presse Associée

Chicago, 11 avril—Une dépêche de Newport, R. I. à la "Tribune" dit que Reginald C. Vanderbilt s'est servi de son fouet pour un homme qui essayait de prendre la photographie de Mlle Neilsen et la sienne pendant qu'ils se promenaient à cheval ensemble.

Près de son cottage sur la route se trouve un autre cottage où étaient réunis trois journalistes; l'un d'eux tenait une camera, mais avant qu'il eût eu la chance de s'en servir Vanderbilt lui avait ass né un coup de fouet sur les épaules, l'empêchant ainsi de mettre son projet à exécution.

Vanderbilt arrêta ensuite son cheval et s'avançant vers un officier de police qui, par hasard, était tout près, il lui dit qu'il était fatigué d'être photographié.

—:o:—

Complications redoutées.

Presse Associée

Constantinople, 11 avril—La nouvelle de la mort de M. Stcherbina, le consul russe à Mitrovitza, Turquie d'Europe, qui fut blessé récemment par une sentinelle albanaise a beaucoup alarmé les autorités qui s'attendent à ce qu'elle entraine des complications avec la Russie.

Les rapports consulaires de Monastir indiquent que la situation est de plus en plus tendue. Les assassinats de chrétiens et de musulmans sont beaucoup plus fréquents.